

Michel Melot, *Le lieu, le lien : à la recherche de la bibliothèque*

Dans "Imaginaire de la bibliothèque", *Revue de la BnF*, n°15, 2003

Le mot "bibliothèque" résonne de toute sa polysémie : à la fois collection, meuble, bâtiment. En deçà des sens d'aujourd'hui, le sens originel, le livre des Saintes Écritures, la Bible. Au-delà, le sens de l'avenir tel que le pressent Jacques Derrida, qui évoque le web comme une bibliothèque qui envelopperait le globe terrestre de ses milliards de pages, ou qui composerait un seul et même livre en écho au grand Livre fondateur. Un parcours de quelques-unes de ces définitions, par Michel Melot, archiviste paléographe, historien de l'art et écrivain.

Le souvenir lointain d'Alexandrie

Où est la bibliothèque ? Les palais et les temples d'Alexandrie n'en ont pas même gardé le souvenir. On sait qu'elle eut un catalogue qui occupait 120 des 500 000 rouleaux qui la composaient. Mais les alvéoles qui les contenaient ont disparu au point qu'on se dispute sur leur véritable emplacement et sur les différents lieux des différents dépôts : stockage sur le port, bibliothèque-mère dans le musée, bibliothèque-fille dans le Serapeum ? Mais de quoi parle-t-on ? D'un temple, d'un palais, d'un port ou d'une collection de rouleaux disposés en plusieurs lieux et reliés par un catalogue ? Quand on parle de bibliothèque, l'équivoque est toujours la même. Ce mot a pris plus d'un sens : trois, au moins. C'est une collection de livres, c'est le meuble sur lequel on les range, c'est le bâtiment qui les abrite. Et si l'on définissait ce dont on parle avant d'en parler, on éviterait beaucoup de polémiques. Car avant d'être un lieu, la bibliothèque est un lien : c'est d'abord, comme l'a joliment dit Robert Damien, le lieu des liens, formule qui peut inspirer bien des réflexions. Ces trois sens du mot bibliothèque sont depuis longtemps confondus. Ils sont devenus véritablement consubstantiels l'un à l'autre. Le mot "librairie" est aussi ambigu et le *librarius* médiéval est aussi bien celui qui copie les livres que celui qui les vend. Selon Frédéric Barbier, le mot *biblion* inspire "le nom du livre par excellence, la Bible et celui du libraire en latin médiéval, *bibliopolis*". Voilà bien un des plus beaux exemples de la métonymie. Borges admirait la langue française, la seule, disait-il, où l'on puisse dire : "J'ai bu un verre de rouge sur le zinc." On peut, selon la même figure littéraire dire : j'ai lu

un livre de ma bibliothèque. *Liber* désignait d'abord le bois, c'est-à-dire le support de l'écriture, et bibliothèque le contenu aussi bien que le contenant. En ce sens écrire un livre est déjà une métonymie, puisqu'on pourrait aussi bien dire écrire sur un livre comme on dit j'ai lu dans ce livre... mais aussi j'ai lu ce livre.

Le livre comme lieu et architecture

La métonymie n'est si transparente que par la configuration même du livre, qui est lui-même un lieu et une architecture. On pourrait dire que le livre est homothétique de la bibliothèque. Il est construit comme elle, par accumulation, par juxtaposition de feuillets reliés les uns aux autres si bien que de la page au cahier, du cahier au livre, du livre au rayonnage et du rayonnage au bâtiment, il semble n'y avoir aucune solution de continuité. L'architecte mesurera ses plans et le bibliothécaire comptera ses richesses en mètres linéaires qui ne sont, finalement, que des épaisseurs de pages. La bibliothèque est comme une figure fractale. La structure qu'elle constitue, on la retrouve à une échelle plus petite dans chacun de ses éléments, les livres. Le livre est une architecture construite pli sur pli, espaces articulés dans lesquels l'oeil circule et fait circuler la pensée. Chaque ligne se prolonge dans la figure du rayonnage, chaque page dans chaque épi. Le livre s'adosse à sa reliure comme la série dans les joues ou les serre-livres. De l'entrée dans la bibliothèque à la lecture de chaque livre le mouvement du lecteur est continu, emporté par le même élan dans une seule trajectoire.

Ce que nous rappelle l'étymologie

Dans son bel essai sur la page, Emmanuel Souchier nous rappelle non seulement que *pagus* a donné aussi bien page que pays, mais que *pagus* dans le sens de pays, désignait d'abord les champs plantés de vignes, dont les ceps sont disposés en ligne comme une écriture. La page est donc à la fois, comme le dit Souchier, un "rectangle pensant", mais aussi un espace régulièrement planté de signes. Mieux encore, il nous rappelle que le temple désigne d'abord le rectangle que le prêtre découpait (du grec *temno*) dans le ciel pour y observer les présages. Le temple est donc aussi cet espace virtuel de lecture que l'architecture matérialise, comme le fait l'écrivain sur sa page et l'architecte dans le bâtiment qu'on appelle aussi la bibliothèque.

Le lieu est le lien

Le livre, ou tout autre support tel le ciel étoilé, est donc à la fois un lieu et un lien pour les signes qui viennent s'y inscrire. Est-ce le lieu qui fait le lien ? Rien ne pourra nous empêcher de penser que ce lieu n'est pas arbitraire. Mais rien, non plus, ne peut nous le prouver. Des livres aux murs qui les contiennent, il y a plus qu'une continuité : une

osmose, y compris chez les architectes qui rêvent parfois de construire une bibliothèque dont les murs seraient les livres eux-mêmes, comme ce château féerique des contes pour enfants dont les murs sont des friandises. L'un des derniers à l'avoir rêvé est Dominique Perrault qui, dans ses premiers projets pour ce qui devait être la Bibliothèque nationale de France, dessinait des tubes transparents dans lesquels les livres apparaîtraient comme un corps en cours de constitution. Le savoir serait ainsi rendu visible comme la température dans un thermomètre. C'est sans doute là l'un des plus beaux exemples d'architecture visionnaire de la bibliothèque, qui n'en manque pas. Longtemps, les architectures des bibliothèques ne furent conçues que comme des murs de livres. Dans un plan basilical très simple il suffisait de tapisser de rayonnages les murs latéraux, de les doubler en quelque sorte d'une enveloppe de livres, si bien qu'on ne pouvait pas ne pas rêver d'une bibliothèque qui, un jour, serait si bien recouverte de livres que les murs pourraient en être retirés comme les échafaudages provisoires d'une structure qui se tient ensuite d'elle-même. La bibliothèque comme lieu n'est que le coffrage de la bibliothèque comme lien. Comment alors ne pas voir la parfaite correspondance entre la structure architecturale du bâti et la structure intellectuelle du livre comme l'a fait Erwin Panofsky à propos de la similitude entre la pensée scolastique et l'architecture gothique ?

Le rapport de l'homme au savoir

Comment passe-t-on du lien au lieu ? N'y a-t-il pas là une curieuse déviance voire un appauvrissement dû à notre besoin de tout configurer ? La collection de livres est incorporée dans le bâtiment. Déjà à Alexandrie comme dans d'autres bibliothèques antiques, on imagine les rouleaux glissés dans des alvéoles percées dans les murs eux-mêmes, comme un vaste colombier dont les oiseaux seraient des papyrus. Plus tard, l'assimilation physique des collections de livre dans l'architecture fut une règle de la fonctionnalité comme l'ex-prime clairement Prosper Mérimée après sa visite de la nouvelle salle de lecture du British Museum en 1857 : "Lorsqu'on entre dans la salle on peut croire que l'intervalle d'un pilier à un autre est rempli par un mur, mais ce mur n'eût rien ajouté à la solidité. On a préféré avec raison remplir cet intervalle par des corps de bibliothèques." Et de nos jours encore, la question se pose pour chaque architecte de savoir s'il doit disposer les rayonnages le long des murs de manière périphérique ou, au contraire, de laisser la lumière pénétrer par ces parois et rassembler les rayonnages au centre des espaces. Le choix n'est pas seulement fonctionnel : il traduit différentes visions de ce que doit être une bibliothèque. Dans un cas, le lecteur est entouré de livres,

comme protégé par eux mais aussi surveillé par leur savoir, expérience que renforcent la lumière nécessairement zénithale ou artificielle et l'atmosphère d'intimité mais aussi de clôture qui s'en dégage. Dans l'autre, c'est le lecteur qui encercle les livres, les maîtrisant peut-être mais aussi les instrumentalisant, sous une lumière plus abondante des parois latérales qu'on peut ouvrir sur le monde. Distinguer ces deux types de rapport de l'homme au savoir serait une façon d'écrire l'histoire des bibliothèques.